

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Commentaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 221-227

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

COMMENTAIRE

Lorsqu'aux plus beaux jours de l'été, vers trois heures, on passe des ténèbres de l'église à l'enchantement du Martolet, on s'arrête, saisi : entre la grise muraille et les rochers à pic coule un fleuve de verdure en feu. Les racines se nouent aux tombeaux. Les fûts s'élancent, hors de l'ombre, se divisent dans l'espace et de leurs feuillages étoilés éventent le soleil. Les grands platanes du Martolet ! tout d'or au printemps ; en été, prodigieux et royaux ; lents à mourir et farouches lutteurs contre le troupeau des vents d'équinoxe qu'ils fouettent en automne ; hautes prières funèbres en hiver.

*Ils ne sont pas « les puissants personnages d'un parc », ils règnent sur le silence, ils arrêtent leur marche en ce lieu, « par les morts saisis », comme leur frère que chante Paul Valéry *, mais le site amplifie leur esclavage et leur marche vers les « degrés lumineux. »*

* Nous avons le dessein de commenter ici certains poèmes d'auteurs qu'on veut appeler difficiles, — à cause de leur symbolisme ou de leur syntaxe, — car nous croyons que les chefs-d'œuvre ne se découvrent pas comme les images d'Epinal, mais qu'outre le lit des sources vu par transparence, il y a tout le monde confus et reflété dans ces divins miroirs.

Qui peut encore sonder leur dôme, polir leur écorce blanche et neuve, suivre leurs studieuses racines sans connaître les stances ?

Tu penches, grand Platane, et te proposes nu,
Blanc comme un jeune Scythe,
Mais ta candeur est prise, et ton pied retenu
Par la force du site.

Si l'azur est mouvant chez nous plus qu'ailleurs, le sol, cette « noire mère », est plus tenace : les vents instruits ne veulent pas des ramures voyageuses qui peuvent grandir, mais non prendre essor et leur ombre jamais n'aura la surprise d'un pas en avant, elle tourne à sa chaîne.

Ainsi le poète ou l'inspiration poétique, « l'ombre retentissante », en qui le tourbillon des idées et des symboles, s'ordonne et s'apaise, éternellement a l'aile prise au piège terrestre. Il se déploie, il chante, il touche la lumière, il approche des dieux où le pousse « le pur de l'âme », — mais captif de son berceau sur lequel il construit ses splendeurs.

Ombre retentissante en qui le même azur
Qui t'emporte, s'apaise,
La noire mère astreint ce pied natal et pur
A qui la fange pèse.

De ton front voyageur les vents ne veulent pas ;
La terre tendre et sombre,
O Platane, jamais ne laissera d'un pas
S'émerveiller ton ombre !

Ce front n'aura d'accès qu'aux degrés lumineux
Où la sève l'exalte ;
Tu peux grandir, candeur, mais non rompre les nœuds
De l'éternelle halte !

D'autres arbres sont prisonniers de « la terre tendre et sombre », attachée aux racines comme un monstre fabuleux. Tandis qu'à leurs pieds innombrables, les morts s'agrippent, ils sentent la fuite des fleurs, et leurs graines ailées descendent légères, d'autres génies, moins nobles, subissent le même sort. Leurs doigts impuissants laissent échapper et les fleurs et les fruits dont ils ne sont pas maîtres.

Pressens autour de toi d'autres vivants liés
Par l'hydre vénérable ;
Tes pareils sont nombreux, des pins aux peupliers,
De l'yeuse à l'érable,

Qui, par les morts saisis, les pieds échevelés,
Dans la confuse cendre,
Sentent les fuir, les fleurs, et leurs spermes ailés
Le cours léger descendre.

Il frappent le « ciel toujours fermé » pour lui arracher ses secrets, comme le tremble, le charme et le hêtre, dont le tronc si souvent est formé de plusieurs corps soudés, ouvrent sans succès de leurs rameaux l'onde subtile où ils baignent.

Le tremble pur, le charme, et ce hêtre formé
De quatre jeunes femmes,
Ne cessent pas de battre un ciel toujours fermé,
Vêtus en vain de rames.

Entre eux qu'aucune communion ne joint, ils pleurent une même absence : l'amour que des apparences trompeuses leur prêtent.

Ils vivent séparés, ils pleurent confondus
 Dans une seule absence,
Et leurs membres d'argent sont vainement fendus
 A leur douce naissance.

Quand, le soir, leur âme austère implore Celle qui remue les cœurs, la vierge cache à l'ombre des feuillages les tendres émois qui l'assiègent et l'envahissent, dont l'auteur est, d'habitude, un jeune et lointain visage. Le platane, lui, ose gémir et se plaindre tout haut de cette « seule absence », ce platane qui montre au jour, l'image des maux devenus songes en dormant, dont les rameaux tendus sous « l'âpre tramontane », en plein midi, « au comble de l'or », sonnent les beaux jours d'hiver.

Ainsi les vents désordonnés qui l'éprouvent l'obligent à rendre une voix qu'il détenait. Il est riche de feuilles, il lui manque la douceur d'aimer et ce tourment, cet effort de conquête, « ce trouble fier » lui arrachent une parole céleste.

Quand l'âme lentement qu'ils expirent le soir
 Vers l'Aphrodite monte,
La vierge doit, dans l'ombre, en silence, s'asseoir,
 Toute chaude de honte.

Elle se sent surprendre, et pâle, appartenir
 A ce tendre présage
Qu'une présente chair tourne vers l'avenir
 Par un jeune visage ...

Mais toi, de bras plus pur que les bras animaux,
Toi qui dans l'or les plonges,
Toi qui formes au jour le fantôme des maux
Que le sommeil fait songes,

Haute profusion de feuilles, trouble fier
Quand l'âpre tramontane
Sonne, au comble de l'or, l'azur du jeune hiver,
Sur tes harpes, Platane,

Ose gémir !... Il faut, ô souple chair du bois,
Te tordre, te détordre,
Te plaindre sans te rompre, et rendre aux vents la voix
Qu'ils cherchent en désordre !

Les branches vives se flagellent à se blesser ; elles ont le mouvement de la flamme qui s'échappe et qu'une puissance invincible ramène à la torche nourricière. Le poète aussi s'écorche et se presse de partir. Il brûle, il s'agite et son départ élastique le rejette au sol qui le fait vivre. Les dieux l'ont parqué dans le domaine des idées pures dont il observe le manège, plein d'impatience et de colère.

Flagelle-toi !... Parais l'impatient martyr
Qui soi-même s'écorche,
Et dispute à la flamme impuissante à partir
Ses retours vers la torche !

Le ciel qui exerce le platane et le bande comme un arc presse aussi le poète auquel il réclame un langage. C'est lui qui chante, ivre de son travail, la naissance des oiseaux et qui donne à ses œuvres, la fleur de son âme, un frémissement béni.

Afin que l'hymne monte aux oiseaux qui naîtront
Et que le pur de l'âme
Fasse frémir les feuillages d'un tronc
Qui rêve de la flamme,

Je t'ai choisi, puissant personnage d'un parc,
Ivre de ton tangage
Puisque le ciel t'exerce, et te presse, ô grand arc,
De lui rendre un langage !

*Le poète pourra-t-il, comme font les Dryades
au platane, et lui-même au Cheval fabuleux qui
l'emporte, Pégase, ausculter son génie, et traiter
familièrement son inspiration ?*

O qu'amoureusement des Dryades rival,
Le seul poète puisse
Flatter ton corps poli comme il fait du Cheval
L'ambitieuse cuisse !...

*Non, l'Arbre indompté résiste, cet arbre superbe
et débile à la fois que la tempête meut à son gré.
La haute demeure de l'esprit échappe au siège ;
elle rayonne, et de ses purs échos peuple l'espace.
De là, son orgueil, sa beauté, son prestige. Pré-
caire miracle ! qui par les noeuds terrestres est,
comme les créatures, le jeu du hasard :*

Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux !

Mais encore, pour que s'allègent les branches des grains d'or et pour que chantent les vers, il faut l'« heureuse surprise » qui échappe au bon plaisir de l'homme, cette intervention capricieuse du choc qui délivre les « fruits du firmament ».

L'inspiration participe à l'universelle infirmité des êtres blessés : elle a perdu l'agilité des anges.

Non, dit l'Arbre. Il dit : Non ! par l'étincellement
De sa tête superbe,
Que la tempête traite universellement
Comme elle fait une herbe !

Le poète comme le Platane ou la Palme mûrit ses trésors dans la solitude aérée, après un long travail de poursuite. C'est ainsi que le poème naît d'une servitude, d'une dépendance dont l'esprit voudrait se libérer. Beaucoup de minerai, peu d'or après l'épreuve du creuset ; un vin rare et précieux de tant de grappes foulées ; l'éclat chanceux du diamant que l'on use en patience !

Lorsque Jacob eut lutté toute la nuit avec l'Ange, il en boita devant les hommes, mais il s'appela Israël, le Guerrier du Seigneur, et il connut la gloire des cieux.

Edgar VOIROL